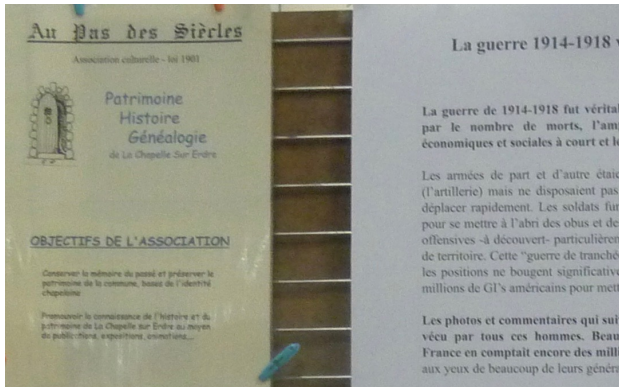


## La guerre de 1914-1918 : causes, effets. Conséquences pour la Chapelle-sur-Erdre

Le centenaire de la fin de la première guerre mondiale était célébré le 11 novembre dernier. À travers deux expositions complémentaires le Souvenir Français et Au Pas des Siècles ont présenté les effets de cette guerre pour la commune avec notamment une biographie détaillée des cent chapelains qui y ont été tués.



En 1911, la commune compte 2514 habitants répartis entre le bourg (423 h) et une dizaine de grands villages comme les Cahéaux, la Vrière, Mouline....Hormis les quelques notables du bourg (médecin, notaire, receveur des impôts, prêtres, instituteurs, secrétaire de mairie...) et une quarantaine de commerçants et artisans dispersés sur le territoire, c'est l'agriculture qui occupe la majorité de la population. On compte 332 exploitations. Leur surface moyenne est de 8 hectares. Si on trouve une trentaine de « grandes » fermes (entre 15 et 25 hectares) -par exemple celles du Plessis, de la Coutancière, des Harmonnières, de la Haute-Gournière...-, la plupart sont de très petite taille : 4 ou 5 hectares voire moins, dimension insuffisante pour employer décemment et faire vivre une famille. Dans ces cas-là, on peut parler de « sous-emploi caché ».

Ce sont des exploitations où toute la famille -des enfants à partir de 8/10 ans jusqu'au patriarche, tant qu'il peut encore marcher- met la « main à la pâte. L'homme (le « patron ») travaille « aux champs » en utilisant la traction animale. C'est un travail manuel, physique, pénible, car il n'y a pas de mécanisation. Il subit directement les intempéries (le froid, la pluie...). La femme (la « patronne ») prend une part active à la marche de l'exploitation. Elle participe ponctuellement aux gros travaux des champs (plantations, récoltes) tout en s'occupant quotidiennement de la « maison » (préparation des repas, lessives..) et des enfants. Elle cultive le potager familial (le jardin), élève une basse-cour (volailles, lapins), nourrit les cochons. Et elle tient les cordons de la bourse....

Les conditions de vie sont difficiles. L'habitat familial se compose d'une pièce de 30 à 35 m<sup>2</sup> (rarement deux) où cohabitent parfois trois générations. Le sol est en terre battue, il n'y a ni eau courante, ni sanitaires, ni chauffage autre que la cheminée et ni électricité. L'environnement est peu engageant : promiscuité avec les animaux, tas de fumier à proximité, cours et chemins mal stabilisés, boueux en hiver, poussiéreux en été. Ainsi on comprend mieux l'atmosphère de départs à la guerre plutôt joyeux que montrent les films et photos d'époque. Les jeunes n'appréhendent pas de quitter leur triste environnement pour partir « la fleur au fusil » faire la guerre à l'Allemagne pour laquelle on les conditionne depuis l'enfance et qui ne saurait être qu'une formalité expédiée avant l'automne. Ils vont rapidement déchanter.

En 1914, la population masculine est de 1230 individus dont 800 hommes valides (actifs) parmi lesquels environ 500 sont mobilisables (estimation). 460 Chapelains sont mobilisés à partir de début août 1914 -en pleine moisson- soit 18,3 % de la population totale, un peu moins que la moyenne nationale (20%). Dans certaines grandes familles, ils sont parfois, entre le père, les fils, les gendres, 7 ou 8 à partir à la guerre. Près de 75% des soldats ont moins de 30 ans. On supplée à ces départs des hommes -les plus forts et les plus productifs- en intensifiant le travail des valides qui ne partent pas c'est-à-dire les anciens des classes antérieures à 1887, les jeunes des classes postérieures à 1919 et les «réformés» pour raisons diverses. Le nombre de ces derniers n'est pas négligeable. En moyenne nationale c'est entre 5% (classe 1917) et 16% (classe 1905) du «réservoir mobilisable» qui ne sera pas appelé. On peut extrapoler ces ratios à la Chapelle et on arrive en gros au chiffre de 340 hommes actifs qui ne partent pas.



*Avant-guerre: au champ et à l'intérieur*

L'emploi des femmes évolue. Elles doivent maintenant remplacer le « patron », c'est-à-dire travailler davantage « au champ » et assumer seule la gestion quotidienne de l'exploitation. ... On adapte les assolements en délaissant les parcelles les plus éloignées et/ou moins productives. Celles-ci redeviennent jachères, voire friches. On néglige les travaux d'entretien des haies.... On n'investit plus. Les petits élevages se développent car ils demandent moins de travail....

L'entraide entre voisins, qui a toujours existé pour les gros travaux, se renforce. Ce sont surtout les exploitations importantes qui sont touchées par la guerre. Elles emploient des domestiques. Ceux-ci partis, il est difficile de leur trouver des remplaçants. Toutefois, l'excédent relatif de main d'oeuvre que l'on a évoqué ci-dessus permet d'absorber le choc en se louant aux exploitations en déficit. La pratique ancienne de travail « à la journée » se renforce. La raréfaction de la main d'oeuvre entraîne une surenchère sur les salaires de ces ouvriers (ces jeunes, ces anciens et les quelques réformés). L'inflation est importante pendant la période (par exemple, si elle est nulle les 3 années précédant la guerre, elle passe à 19,8% en 1915 ; 20% en 1917, 29,2%, en 1918...). Les hausses de prix des produits agricoles profitent plutôt aux grands exploitants pas aux petits qui vivent surtout en autarcie et qui n'ont pas d'excédents à vendre.

Les mères, les épouses envoient régulièrement des colis à leurs soldats. Concernant le courrier, on imagine mal toutes les femmes passant beaucoup de temps à écrire. La charge de travail et les conditions de vie n'en laissent guère le loisir. De plus on écrit (ni ne lit) peu à la campagne. D'ailleurs certains ne savent ni lire ni écrire. La religion est omniprésente. On se confie à la Providence pour conjurer son angoisse et on est fataliste. Le proverbe qui veut que «les grandes douleurs (soient) muettes » semble caractériser le mieux l'attitude des paysans. Idem pour celle des commerçants et artisans car ils en sont très proches culturellement et économiquement d'ailleurs car ce sont aussi des exploitations familiales.

100 soldats ont été tués soit 4 % de la population totale (2,8% de celle du bourg, 4,2% de celle des villages). 80% d'entre eux étaient des jeunes paysans. A ce nombre, il faut ajouter celui des

blessés physiquement (estimé à 150) et celui des traumatisés psychologiquement pour le reste de leur vie. Le directeur de l'école publique, Louis Carrère fait partie du nombre. Il est décédé à la guerre en janvier 1917, à 50 ans (classe 1887). C'est son épouse, également institutrice, qui avait repris sa classe, celle des garçons, sans difficulté particulière d'adaptation car l'école publique à l'époque ne scolarise que 5% des enfants environ, soit une quinzaine en tout. Tous les autres fréquentent les deux écoles «libres».

Entre août 1914 et début 1919 le nombre de décès augmente considérablement à La Chapelle-sur-Erdre d'abord du fait des décès de nos 100 soldats mais aussi d'une surmortalité des civils évaluée à 80 personnes s'expliquant par une surmortalité infantile en 1916, par la grippe espagnole fin 1918, début 1919 et plus généralement par une gamme de maladies liées à la détérioration des conditions d'existence. L'état de santé de la population en général a pâti de la guerre. Pour illustrer ce point, rappelons que les conscrits de 1920 en Loire-Inférieure avaient perdu près de un cm en taille par rapport à ceux d'avant-guerre.

Cette mortalité importante a un effet immédiat sur la démographie de la commune, effet qui se prolonge à moyen et long terme car il va être suivi d'une baisse de la nuptialité et de la natalité au cours des années 1920. La Chapelle a perdu 190 habitants entre 1911 et 1921 (effet direct de la guerre). Elle en perd 234 entre 1921 et 1936 (effet indirect). Les décès des jeunes soldats vont contraindre nombre de jeunes filles au célibat. En conséquence, la population de la Chapelle-sur-Erdre tombe à 2090 habitants en 1936 (moins 17% par rapport à 1911). Il faudra attendre le milieu des années 1960, grâce au baby-boom qui suivra la seconde guerre mondiale, pour retrouver le niveau de 1911. Le fait que les tués à la guerre soient surtout des paysans va modifier l'équilibre bourg/villages. Le bourg qui représentait 17% de l'ensemble de la population en 1911 en représente 21% en 1936.

Le nombre d'exploitations agricoles passe de 332 avant-guerre à 253 en 1936 (moins 79) soit parce que des veuves renoncent à conserver l'exploitation, soit, les fils étant décédés, il n'y a pas de repreneurs. De plus les artisans (maçons, charpentiers...) -dont l'activité a quasiment été mise au point mort pendant la guerre à cause de la mobilisation de leur main d'oeuvre- vont se concentrer dans le bourg, là où les perspectives d'activité deviennent bien meilleures. Le bourg s'équipe. Son électrification interrompue au début de la guerre, y devient effective en 1926. Elle ne débutera qu'en 1932 dans les villages. Tout ceci aboutit à un renforcement relatif du bourg aux dépens des villages et hameaux.



*Le bourg au début du 20<sup>ème</sup> siècle. A gauche route de Sucé. A droite route de Nantes. Avant guerre, le bourg comptait 423 habitants et les villages 2091 habitants. En 1936, la population totale est passée de 2514 à 2090 habitants se répartissant entre 429 au centre et 1661 dans les villages.*